



HAL
open science

**Aux origines de la chanson de geste Guillaume
d'Orange : traditions historiques et légendaires
musulmanes et chrétiennes autour de la razzia sarrasine
de 793 en Languedoc**

Gauthier Langlois

► **To cite this version:**

Gauthier Langlois. Aux origines de la chanson de geste Guillaume d'Orange : traditions historiques et légendaires musulmanes et chrétiennes autour de la razzia sarrasine de 793 en Languedoc. 63e Congrès de la Fédération historique Midi-Pyrénées : Les rapports entre les religions, dans le Midi, des origines à nos jours, Fédération historique Midi-Pyrénées, Oct 2017, Castres, France. pp.77-93. hal-02051532

HAL Id: hal-02051532

<https://hal.science/hal-02051532>

Submitted on 24 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LA DIRECTION D'AIMÉ BALSSA, JEAN FAURY,
JEAN LE POTTIER, BERTRAND DE VIVIÈS

LES RAPPORTS ENTRE LES RELIGIONS, DANS LE MIDI, DES ORIGINES À NOS JOURS



Actes du 63^e congrès de la Fédération historique Midi-Pyrénées

Aux origines de la chanson de geste *Guillaume d'Orange* : traditions historiques et légendaires musulmanes et chrétiennes autour de la razzia sarrasine de 793 en Languedoc

Gauthier Langlois

Société d'études scientifiques de l'Aude

Une bataille oubliée et mal localisée

La bataille de l'Orbiel, qui se déroule au cours de la razzia de 793, constitue l'un des affrontements majeurs entre Sarrasins et Francs sous les Carolingiens. Pourtant elle ne fait l'objet que de quelques lignes dans les ouvrages généraux alors que les batailles de Poitiers et Roncevaux ont suscité une production romanesque ou historique considérable. Et il faut attendre l'année 1941 pour voir paraître la première étude sur les événements de 793.

En 1941, donc, le chanoine Élie Griffé, spécialiste de la géographie historique audoise, publie un article dans lequel il remet en cause la localisation traditionnelle de la bataille, que les historiens situaient jusqu'alors à mi-chemin entre Carcassonne et Narbonne près de Villedaigne, là où la *via Aquitania* traverse la rivière Orbiel. Partant de considérations philologiques, il montre que le *flumen Oliveius*, lieu où se déroule l'affrontement selon la chronique de Moissac, correspond à la rivière Orbiel, un affluent de la rive gauche de l'Aude, et localise la bataille entre Malves, Villalier et Villedubert, là où une ancienne voie romaine traverse l'Orbiel¹.

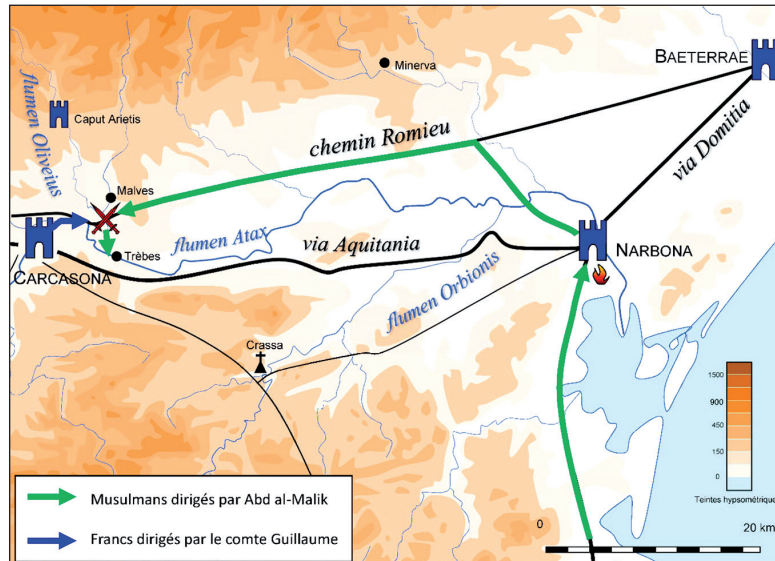
En 1987 l'historien audois André Bonnery, spécialiste de l'Antiquité tardive, appuie la localisation sur l'Orbiel par une tradition religieuse active à Trèbes jusqu'à la Révolution, commémorant un miracle de la Vierge ayant repoussé les musulmans².

Deux auteurs rejettent la localisation proposée par Élie Griffé. En 1993 André

1 Griffé (Élie), « La razzia sarrasine de 793 en Septimanie. Bataille de l'Orbiel ou bataille de l'Orbiel ? », *Annales du Midi*, tome 53, 1941, p. 225-236.

2 Bonnery (André), « La bataille de l'Orbiel, 793 », *Bulletin de la Société d'études historiques de Trèbes*, tome I, 1987, p. 27-29.

de Mandach, spécialiste des chansons de geste, propose de localiser la bataille en Catalogne près de Lérida, en se fondant sur un itinéraire emprunté par les Francs apparaissant dans la *Chanson de Roland*³. En 2011 René de Beaumont,



hypothèse de restitution de l'itinéraire de l'armée sarrasine.

s'appuyant sur la chanson de geste *La Mort Aymeri de Narbonne*, propose de localiser la bataille sur l'Orbiel près du château de Cabaret⁴. Mais ces deux études, fondées sur des interprétations très fragiles des chansons de geste et de la toponymie, ne sauraient remettre en cause la rigueur scientifique du travail du chanoine Griffé.

3 André de Mandach refuse l'identification du *flumen Oliveius* avec l'Orbiel ou l'Orbieu en affirmant, sans la justifier, que cette identification n'est pas défendable d'un point de vue linguistique et qu'aucun fleuve ne coule à proximité de Narbonne et Carcassonne. C'est faire peu de cas des sources anciennes qui désignent l'Orbiel et l'Orbieu comme des fleuves, bien que ces rivières soient des affluents de l'Aude. Il propose de la localiser à proximité de Llardecans, identifié au Larchant des chansons de geste, au sud de Lérida. Llardecans se situe en effet à une vingtaine de kilomètres à l'est du confluent du fleuve Èbre et de son affluent le Cinca, identifié au *flumen Oliveius* en raison de son nom en arabe signifiant « rivière de l'olivier ». Mandach (André de), « Sur les traces du site originare de la «Bataille de Larchant» de Guillaume et Vivien : une énigme de la Chanson de Guillaume résolue par la Chanson de Roland », *Studies in Honor of Hans-Erich Keller: Medieval French and Occitan Literature and Romance Linguistics*, Medieval Institute Publications, Western Michigan Univ., Kalamazoo, Michigan, 1993, p. 49-71.

4 René de Beaumont identifie la ville d'Esclabarie où Aymeri de Narbonne trouve la mort avec le château de Cabaret (actuellement Lastours). Cette identification s'appuie sur une proximité phonétique entre les deux noms. Sa démonstration est peu convaincante et entachée de nombreuses erreurs (il inverse Orbiel et Orbieu, affirme que ces deux rivières ont la même étymologie, fait dire à Élie Griffé le contraire de ce qu'il a écrit...). Beaumont (René de), *Les croisades franques d'Espagne. 790-1228. Quand l'Occident découvrait l'Islam*, Paris, éd. du Toucan, 2011, p. 49-53.

La plupart de ces études sont passées inaperçues de la communauté scientifique, si bien que la localisation sur l'Orbieu reste adoptée sans discussion par la très grande majorité des auteurs. Nous proposons donc ici, en nous appuyant sur des traditions historiques ou légendaires non encore exploitées, de confirmer l'hypothèse d'Élie Griffé et d'éclairer les circonstances de cette bataille et sa postérité mémorielle.

Le contexte : une réaction à l'expansionnisme des Francs carolingiens

Les événements que nous étudions ont pour cadre la province de la Narbonnaise encore appelée Septimanie, correspondant à l'actuel Languedoc méditerranéen, et dont la capitale est Narbonne. Cette province, intégrée au royaume des Wisigoths, tombe aux mains des Arabes en 719. Depuis l'ancien royaume wisigoth devenu *al-Andalus*, les Arabes et leurs alliés berbères et wisigoths se lancent ensuite à la conquête de la Gaule. Mais leurs tentatives se heurtent aux Francs qui mènent également une politique expansionniste. Les Francs et leurs alliés aquitains et wisigoths remportent contre eux une série de victoires. Charles Martel intervient en 732 en Aquitaine (bataille de Poitiers) puis en 737 en Septimanie (bataille de la Berre, près de Narbonne). Son fils Pépin-le-Bref prend Narbonne en 759. En 778 Charlemagne intervient au sud des Pyrénées à la demande d'alliés musulmans, révoltés contre l'émir de Cordoue. Mais son arrière-garde est massacrée par les Basques à Roncevaux. En 785, les habitants de Gérone se libèrent de la tutelle arabe pour se placer sous celle des Francs. La Septimanie et son prolongement au sud des Pyrénées sont désormais des terres franques.

Les émirs omeyyades *d'al-Andalus* face à cette série d'échecs se doivent de réagir d'autant que, en cette fin du VIII^e siècle, leur domination est menacée dans le nord de l'Espagne par des dissidents n'hésitant pas à nouer des alliances avec les Francs et les Aquitains. C'est dans ce contexte que l'émir Hicham I^{er} lance en 793 une expédition militaire dont l'objectif est multiple. Il s'agit à la fois de punir les habitants des régions qui se sont soustraites à la domination musulmane, de ramener du butin, de reconquérir les territoires perdus ou tout au moins de tester la résistance de l'ennemi et de reconnaître le terrain en vue d'une éventuelle reconquête. Le moment est bien choisi : Charlemagne est occupé à se battre contre les Saxons et son fils, le roi d'Aquitaine Louis-le-Pieux, est en Italie. Les souverains francs ont cependant laissé la garde de la région à un homme de valeur qui est leur parent, le comte Guillaume de Toulouse, le futur saint Guilhem⁵.

5 Sur le contexte voir Sénac (Philippe), *Charlemagne et Mahomet en Espagne (VIII^e-IX^e siècles)*, Paris, Gallimard, 2015.

Des sources succinctes, fautives et tardives

La connaissance des événements politiques et militaires du sud de la Gaule et du nord de la péninsule ibérique au VIII^e siècle repose sur un corpus très limité de textes arabes et chrétiens où le récit d'une bataille telle celle de Poitiers ou la *razzia* de 793 tiennent en un paragraphe.

Souvent éloignés de plusieurs décennies voire de plusieurs siècles des événements et s'appuyant sur des traditions devenues légendaires, ces récits nous livrent une vision déformée des événements. C'est ainsi que les récits arabes attribuent aux deux premiers conquérants de la péninsule ibérique, Tarik et Musâ, la conquête de la Narbonnaise et les tentatives de conquête du pays des Francs, qui sont en réalité l'œuvre de leurs successeurs. Un raccourci en somme comparable à celui des traditions épiques et légendaires chrétiennes qui attribuent généralement à Charlemagne l'ensemble des conquêtes réalisées par trois générations de Carolingiens. De plus les récits ont une vision géopolitique des événements contaminée par la situation de l'époque de leur rédaction. Par exemple la Catalogne et la Narbonnaise sont considérées, au moment de la conquête, comme faisant partie du royaume des Francs alors que ces régions appartenaient au royaume des Wisigoths.

Le récit de la *razzia* et de la bataille

Griffe, Bonnery et Sénac ayant compilé la totalité des sources connues sur la *razzia* de 793, je n'en citerai que deux illustrant, la première le point de vue chrétien, la seconde le point de vue arabe. Le récit le fiable et le plus précis est fourni par la *Chronique* compilée vers 818 dans l'abbaye de Moissac, située au nord de Toulouse. Elle est la source la plus proche des événements :

« En ce temps-là régnait en Espagne Hicham I^{er} (...). Apprenant que le roi Charles s'était rendu dans la région des Avars et estimant que les Avars lutteraient courageusement contre le roi et que pour cette raison il ne lui serait pas loisible de revenir en France, il envoya Abd al-Malik, l'un de ses princes, avec une grande armée de sarrasins pour dévaster la Gaule. Venant à Narbonne, ils brûlèrent ses faubourgs (ou ses environs⁶). Ils firent captifs de nombreux chrétiens et emportèrent un grand butin. Alors qu'ils voulaient se rendre à Carcassonne, le comte Guilhem et quelques autres comtes francs avec lui se portèrent au-devant d'eux et ils leur livrèrent un combat sur le fleuve *Oliveius*. La bataille

6 Le mot *suburbium*, employé dans le texte, peut désigner les faubourgs ou le territoire dépendant de la ville.

tourna très mal et ce jour-là un grand nombre de chrétiens tomba. Cependant [le comte de Toulouse] Guilhem combattit vaillamment. Constatant pourtant qu'il ne pourrait en venir à bout, parce que ses compagnons s'étaient retirés en fuyant, il s'éloigna. Quant aux Sarrasins, ils ramassèrent les dépouilles et s'en retournèrent en Espagne⁷. »

Du côté musulman retenons le récit le plus développé, celui de l'encyclopédiste al-Nukkaru, qui écrit avant 1332 :

« L'année 177 de l'Hégire, Hicham envoya Abd al-Malik, fils de Abd al-Whahid, fils de Mughith, en expédition militaire. Il pénétra dans le pays des Francs ; il arriva à Narbonne et Gérone. Il attaqua Gérone en premier. Là se trouvait une garnison des Francs. Abd al-Malik tua ses hommes, perça ses murailles et poursuivit la conquête. De Gérone il marcha sur Narbonne où il fit de même et avança loin dans le pays. Il s'empara de la Cerdagne, abusa de ses femmes, tua ses combattants, sema le désordre pendant plusieurs jours en saccageant les forteresses, incendiant les villages. Il rapporta un grand butin. Pris de frayeur, l'ennemi fuyait devant lui. Il alla cependant de l'avant dans leur territoire puis il retourna dans son pays en emportant des quantités considérables de butin. Ce fut la conquête la plus célèbre des musulmans dans al-Andalus. »

Les sources chrétiennes et musulmanes s'accordent sur la défaite des Francs et le pillage de la région. Cependant elles n'expliquent pas de manière explicite pourquoi Abd al-Malik n'a pas cherché à occuper le pays après l'avoir conquis. En fait, l'expédition qui commence en reconquête se transforme, après l'échec du siège de Gérone, en simple *razzia*. Les troupes musulmanes ont sans doute poursuivi leur avance sans matériel de siège, légèrement équipées, afin de gagner en rapidité pour profiter de l'effet de surprise. Dans ces conditions il leur était difficile de prendre les villes. Et sans les villes une occupation durable de la région ne pouvait être envisagée. Ce que les chroniques n'expliquent pas, les traditions légendaires ont cherché à l'expliquer à leur manière.

Traditions légendaires chrétiennes : un miracle autour d'un menhir

Des traditions légendaires chrétiennes font état de combats entre chrétiens et

7 Bonnery (André), « Les Arabes à Carcassonne et Narbonne au VIII^e siècle, d'après les historiens musulmans », *Mémoires de l'Académie des arts et des sciences de Carcassonne*, tome LIV, 2012, p. 147-160.

musulmans dans la vallée de l'Orbiel entre Malves et Trèbes. André Bonnery a rapproché la bataille de l'Orbiel de la tradition suivante, rapportée par le Carcassonnais Pierre Viguier à la fin du XVIII^e siècle et un curé de Trèbes au milieu du XIX^e siècle :

« La tradition du pays porte que Tresbes fut assiégé par les Sarrasins, sans désignation d'année, et que les habitants furent délivrés en se mettant sous la protection de la Ste-Vierge. On fait tous les ans, le 28 du mois de mars, une procession d'actions de grâces, en mémoire de cette délivrance. Pour en perpétuer le souvenir, on plaça sur la porte de la ville, dite d'Orviel, une statue de la Sainte Vierge⁸. »



Le menhir de Malves dessiné par l'abbé Verguet en 1858 (A.D. Aude)

8 Bonnery s'appuie sur Viguier, *Notes sur la paroisse de Trèbes*, 1857, manuscrit aux archives de la Société historique de Trèbes. Nous citons ici Viguier (Pierre), *Annales ou histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne*, tome II, vers 1789, ms., f° 368, Médiathèque de Carcassonne. Texte repris dans Mahul (Alphonse), *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, tome I, Paris, V. Didron, 1857, p. 381.

Au même événement se rattachent des traditions rapportées depuis le XIX^e siècle autour du menhir de Malves. Voici le récit qu'en fait en 1931 un érudit audois, Germain Sicard :

« Au VII^e siècle, les Maures, après s'être emparés de Narbonne, s'avançaient vers Carcassonne en suivant la voie romaine, par Tourouzelle, Septours, Villepeyroux et Malves⁹. Arrivés en ce lieu et ayant franchi l'Orbiel, ils se trouvèrent en face de l'imposant menhir qui se dresse sur un talus voisin. Les chefs, frappés par sa masse et sa hauteur, crurent voir en lui une manifestation d'en haut, leur interdisant d'aller plus loin. En même temps, ils apprirent par leurs coureurs d'avant-garde, qu'une armée venant de Carcassonne, marchait contre eux. Aussi firent-ils obliquer leurs troupes, et, suivant le cours de l'Orbiel, se dirigèrent vers Trèbes. Mais les habitants, prévenus, s'étaient enfermés dans leurs remparts et mis sous la protection de la Sainte Vierge. Aussi, lorsque les Sarrasins, à l'approche de la nuit, arrivèrent à proximité des murailles, ils virent avec stupeur, dans la demi-ténèbre, une forme vaporeuse blanche et lumineuse, qui lentement se déplaçait sur les courtines. Saisis de frayeur, ils s'enfuirent, abandonnant sur place une partie du butin. En mémoire de cette délivrance, une statue de la Vierge fut placée dans une niche, sur la porte de l'Orbiel, et, jusqu'à la Révolution de 1789, une procession solennelle se rendait tous les ans en ce lieu, en commémoration de ce miracle¹⁰. »

Traditions légendaires arabes : un avertissement prophétique sur une colonne

Les traditions légendaires chrétiennes sont à rapprocher de récits de plusieurs chroniqueurs arabes des XI^e-XIV^e siècles décrivant la conquête survenue au cours du VIII^e siècle. Le récit le plus ancien et le plus complet est l'œuvre d'un auteur anonyme andalou ayant vécu à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle¹¹.

9 Cette phrase relève de l'intervention érudite. Mais la date est fautive et la voie romaine ne passe pas par les localités de Tourouzelle et Septours.

10 Sicard (Germain), « Enquête sur le folklore préhistorique. Dans le département de l'Aude », *Revue de folklore français / organe de la Société du folklore français*, tome II, 1931, p. 63-65, d'après Mahul (A.), Viguier (P), et des sources orales recueillies en 1889 : Sicard (Germain), « Menhir de Malves », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. II, 1891, pp. 63-66. Texte repris dans Sire (Pierre et Maria), « Folklore préhistorique de l'Aude », *Folklore*, n° 5, 1938, p. 77-78.

11 Fath al-Andalus, édité et traduit par J. de Gonzales, *Fatbo al-Andalus* ; Alger, 1889, cité par Bonnery (André), *op. cit.*, 2012, p. 150.

Celui-ci raconte :

« Au début de l'année 94 de l'Hégire [712-713], Musâ ben Nossair, Dieu le pardonne, pénétra dans le pays des Francs, à travers lequel il avança jusqu'à un grand désert et une plaine où il y avait des ruines au milieu desquelles se trouvait une grande statue au sommet d'une colonne, sur laquelle était gravée l'inscription suivante, en langue arabe : « O fils d'Ismaël, si vous parvenez jusqu'ici, retournez-vous-en ! » Ceci épouvanta Musâ qui s'écria : « on n'a pas écrit cela sans qu'il y ait une puissante raison. » Il s'en revint avec ses troupes alors qu'ils étaient sur le point de traverser le pays et il retourna à Cordoue où l'on célébrait la fête du sacrifice des moutons de cette année-là ! »

Un autre andalou, le géographe al-Zhuri, rapporte la même tradition dans sa description de la ville de Narbonne¹² :

« Narbonne se situe à l'est de la côte, après Barcelone. C'est le point extrême de la conquête des musulmans dans le pays des Francs. Dans cette ville on a trouvé une statue sur laquelle on a inscrit : « fils d'Ismaël, faites demi-tour. Vous ne pouvez aller plus loin. Je vous en donnerai l'explication si vous me le demandez, mais si vous ne rebroussez pas chemin, vous vous entretenez jusqu'à la fin des siècles. »

L'encyclopédiste al-Nukkari rapporte cette tradition dans des termes très proches¹³ :

« Musâ se dirigea vers la cité de Saragosse et vers les autres villes de sa région et il les conquiert. Ensuite il pénétra dans le pays des Francs. Il parvint à une grande plaine dans laquelle se trouvaient des ruines. Au milieu, il y avait une statue qui portait l'écriteau suivant : « O fils d'Ismaël, voici la limite de votre expansion. Retournez-vous-en. Si vous demandez pourquoi, sachez que vous reviendriez à vos luttes internes et que vous vous couperiez les têtes les uns les autres, comme vous l'avez déjà fait. Et Musâ s'en retourna. »

La localisation de la statue présente suivant les auteurs quelques différences. Pour l'anonyme andalou et al-Nukkari elle se situe au pays des Francs, sans autre précision. Toutefois, la conquête du royaume des Wisigoths s'étant achevée par la province de Narbonne, considérée à tort comme appartenant au royaume des Francs, la statue est implicitement localisée en Narbonnaise. Confondant sans doute la province et sa capitale, al-Zhuri situe la statue à Narbonne, de la même manière que le géographe andalou al-Bakrî, confondant le diocèse de Carcassonne et sa capitale, situe en 1068 l'abbaye Sainte-Marie de Lagrasse à Carcassonne¹⁴. Musâ nous l'avons dit, n'a pas conquis la Narbonnaise. Ces traditions résultent donc d'une confusion entre des événements se rapportant à plusieurs époques : la conquête au début du VIII^e siècle et sans doute la razzia de 793 présentée dans les textes arabes comme une conquête.

Dès lors rien ne s'oppose à ce que ces traditions légendaires arabes se rapportent à la bataille de l'Orbiel. Car les similitudes entre ces traditions chrétiennes et arabes, qui n'ont pas d'équivalent ailleurs, sont frappantes. Elles attribuent le départ des musulmans à une intervention divine à la vue d'une colonne ou d'une statue. Côté chrétien c'est à la vue du menhir de Malves, qui affecte la forme d'une colonne, et d'une apparition de la Vierge à Trèbes¹⁵. Les croyances musulmanes ne pouvant faire état d'une apparition de la Vierge, celle-ci est remplacée dans le récit arabe par une statue au sommet d'une colonne et une inscription.

Confrontées aux sources historiques, les traditions légendaires nous permettent de proposer de nouvelles hypothèses sur la razzia et la mémoire de cet événement. Commençons par quelques réflexions sur sa date et son déroulement.

La date de la bataille : 28 mars ou début de l'été ?

Les sources arabes situent la razzia pendant l'année 177 de l'Hégire (17 avril 793-9 avril 794), les sources chrétiennes pendant l'année 793, sans autre précision. Si l'on suit le style de Pâques pour le commencement de l'année, cette année 793 ancien style commence le 7 avril 793 et se termine le 23 mars 794. Les sources coïncident donc pour situer la bataille entre le printemps 793 et l'hiver 794.

14 Clément (François), « Le pèlerinage à Lagrasse d'après une source arabe du XI^e siècle ». *Annales du Midi*, t. 100, 1988, p. 489-495.

15 L'existence d'une tradition d'apparition de la Vierge sur le menhir est également possible. Cros-Mayrevieille (Jean-Pierre), *Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne*, tome 1, Paris, J.-B. Dumoulin, 1846, p. 16, fait état de l'existence de récits fantastiques racontés par les habitants de Malves sur ce menhir. Une apparition miraculeuse de la Vierge expliquerait le respect manifesté par les habitants envers ce monument. Les exemples de menhirs christianisés sont nombreux.

12 Al-Zuhri, géographe né à Grenade au XII^e siècle, *Kitâb al-ja'râfiyya*, publié dans le *Bulletin d'études orientales*, XXI, Damas, 1968, 232, cité par Sénac (Philippe), « Présence musulmane... », *Op. cit.*, p. 44 et Bonnery (André), *Op. cit.*, 2012, p. 151-152.

13 Al-Nukkari, *Nhayat al-'arab fî funum al-abad*, publié au Caire, 1923-1948 ; cité par Bonnery (A.), *op. cit.* 2012, p. 150.

La date de la procession de Trèbes serait-elle celle de la bataille ? Selon Viguerie la procession se déroulait le 28 mars, selon le curé de Trèbes le 26 mars. Ces dates, bien que proches de la fête de l'Annonciation, ne correspondent à aucune commémoration religieuse liée à la Vierge. André Bonnery en déduit que la procession a pu fixer la date de la bataille. Une bataille se déroulant à la fin du mois de mars n'est pas incompatible avec les usages de la guerre en ce temps. Les campagnes militaires se déroulaient généralement entre le début du printemps et la fin de l'automne, même si l'on privilégiait les périodes des moissons et des vendanges qui facilitaient le ravitaillement et le pillage des récoltes. Il faut supposer toutefois que le temps était suffisamment doux et sec pour que les cours d'eau ne soient pas glacés ou en crue, empêchant leur traversée à gué.

Si l'on suit Ibn Idhari, le raid se serait déroulé pendant l'été. Cette indication ne semble pas compatible avec la date du 28 mars, à moins que l'expédition se soit poursuivie pendant plusieurs mois. Si l'on suit Fath al-Andalus, le raid attribué à Mûsa se serait achevé à Cordoue avec la fête du sacrifice du mouton. Si cette indication se rapporte bien au raid de 793, le rezzou était de retour pour célébrer l'Aïd el-Kébir de l'année 177, soit le 27 mars 794. Mais cette indication est surtout destinée à établir un lien symbolique entre la victoire et la principale fête musulmane.

En résumé, sur cette bataille comme sur d'autres telle celle de Poitiers, les sources nous livrent des indications chronologiques difficiles à concilier. Retenons seulement que le 28 mars 793 (ou 794) est une date possible. Mais le début de l'été 793 semble plus conforme aux usages du temps et c'est d'ailleurs à cette saison que se déroule la bataille dans la *Chanson de Guillaume*.

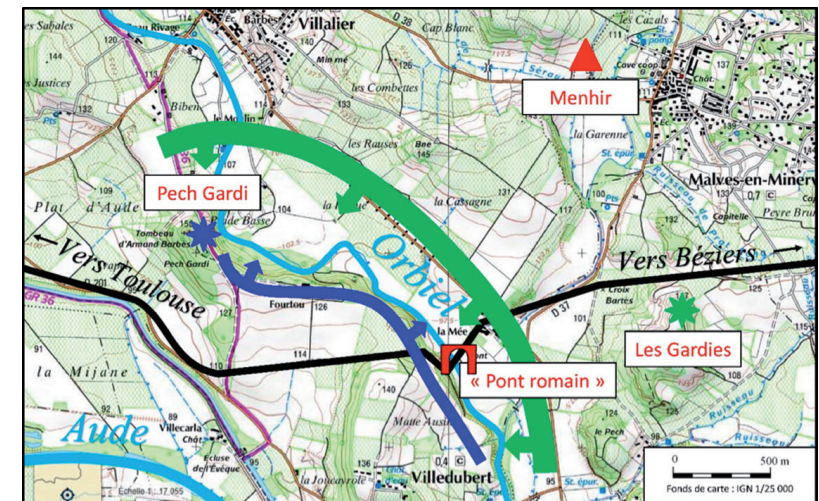
Une reconstitution de la razzia et de la bataille

Parti probablement de Barcelone, Abd al-Malik emprunta la *via Augusta* jusqu'à Gérone. La ville fut assiégée et une brèche faite dans ses murailles. Mais le siège échoua, contribuant sans doute à abandonner la reconquête pour une razzia. Le rezzou poursuivit son chemin jusqu'à Narbonne par la *via Domitia*. La ville fut peut-être épargnée contre une rançon, comme le laisse penser al-Makkari. Mais ses faubourgs ainsi que les riches villas du Narbonnais furent méthodiquement pillés et ravagés. C'est peut-être à cette occasion que disparut le monastère bénédictin de Sainte-Eugénie, près de Peyriac-de-Mer¹⁶. Pour arriver jusqu'à l'Orbiel le rezzou a sans doute emprunté la voie antique reliant Béziers à la *via*

16 Langlois (Gauthier), « Petits établissements monastiques masculins des Corbières : un encadrement religieux dense (IX^e-XIII^e siècle) », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, tome CXIII, 2013, p. 51-68.

Aquitania. Cette voie offrait la possibilité de contourner Carcassonne. Le général arabe cherchait peut-être à éviter la ville, trop bien défendue, ou à encercler l'armée dirigée par le comte Guillaume.

Cette voie antique, fréquentée plus tard par des pèlerins, est connue au Moyen Âge central sous le nom de *strata publica sancti Iacobi* (chemin public de Saint Jacques) et de nos jours sous le nom de *Camin Romieu* (chemin des pèlerins¹⁷). Plusieurs ponts en matérialisent le tracé, notamment le pont sur l'Orbiel près de la ferme de la Mée, qualifié de pont romain sur les cartes et dont l'existence est attestée au XII^e siècle¹⁸.



Hypothèse de reconstitution de la bataille
(en vert les Sarrasins, en bleu les Francs, en noir la voie romaine)

17 Cette voie peu connue a été étudiée par Élie Griffe, *Les anciens pays de l'Aude*, Carcassonne, 1974, p. 34-36 et Lionel Decramer, « Les voies romaines : quelques itinéraires inédits. Principes géotopographiques de construction. Méthode de recherche et résultats », *Archéologie en Hérault Languedoc*, n° 1, 2009-2010, p. 167-186. De Béziers à la limite du département de l'Aude son tracé est repris par la route minervoise, actuelle RD 5. C'est le lieu d'une importante bataille remportée par le généralissime romain Aëtius contre les Wisigoths en 438. Ce fait montre que la voie était adaptée au passage d'importantes armées. Ploton-Nicollet (François), « Une victoire d'Aëtius, la bataille du Mons Colubrarius : proposition de localisation », *Revue des Études Latines*, 83, 2005, p. 22-26. Au-delà, le tracé de la voie est conservé dans des chemins communaux rectilignes et des limites de communes ou de diocèse. La route était encore en état lorsque Simon de Montfort l'emprunte au retour de Montpellier en 1210.

18 Gérard (Pierre), Magnou (Élisabeth), *Les cartulaires des templiers de Douzens*, Paris, éditions du CTHS, 1965, année 1146, acte A 146, p. 134, *in terminio de Villalero ad pontem de Olvei*; année 1160, acte A 141, p. 129, *in terminio de Vilalero (...) ad pontem fluminis qui vocatur Olvei, (...) in terminio quod dicitur Cabmont*. Le pont actuel est postérieur au Moyen Âge.

C'est autour de ce pont que le chanoine Griffé situe la bataille. La topographie des lieux se prête en effet à un affrontement. Sur la rive gauche de l'Orbiel, la colline des Gardies conserve dans son nom son utilisation comme lieu de surveillance de la voie romaine du côté de Béziers. Sur la rive droite lui répond le Pech Gardi, surveillant la voie du côté de Carcassonne. C'est le point culminant d'un petit plateau, connu au XII^e siècle sous le nom de Cabmont ou Caumont, délimité au nord-est par l'Orbiel et au sud-ouest par l'Aude. Il est occupé de nos jours par le domaine de Fourtou. Ses pentes, escarpées du côté de l'Orbiel, pouvaient faciliter la défense face à un ennemi venant de l'Est. C'est là que le comte Guillaume, venant de Carcassonne ou de Toulouse, pouvait avoir installé ses troupes. Mais des éclaireurs arabes, postés sur la colline des Gardies, pouvaient repérer le dispositif défensif des Francs. Comme parade le général arabe a pu envoyer une partie de ses hommes contourner le dispositif ennemi par le Nord tout en déployant les autres dans la vallée. C'est à cette occasion que les troupes arabes auraient pu apercevoir le menhir de Malves.

Bien qu'avantagés par leur position, les Francs ne réussirent pas à battre les Arabes, sans doute plus nombreux qu'eux, et s'enfuirent vers Carcassonne. Quant aux Arabes, sans doute affaiblis par leurs pertes, ils décidèrent de se replier.

La tradition affirme qu'ils passèrent alors par Trèbes, en suivant l'Orbieu vers le sud jusqu'à son confluent avec l'Aude. Trèbes était alors un *vicus* contrôlant un passage à gué permettant de traverser l'Aude pour rejoindre la voie d'Aquitaine¹⁹. Le gué se trouvant à l'ouest du village, il n'était pas nécessaire d'investir le *vicus* pour traverser l'Aude, d'où la tradition affirmant que Trèbes aurait été protégé par la Vierge²⁰. De là deux itinéraires possibles s'offraient à Abd al-Malik. Soit par les Corbières, mais le chemin, en partie montagneux, était propice à des embuscades et d'accès malaisé aux charrettes de butin ; soit par la *via Aquitania* puis la *via Domitia*. Le rezzou serait ensuite revenu par la Cerdagne puis, selon l'historien catalan Josep-Maria Salrach, « il prit ensuite le chemin de la vallée du Segre en direction de Lleida, pour entrer à al-Andalus, et, en passant, dévasta la ville d'Urgell²¹. »

19 Portet (Paul), « Sur les traces des anciens chemins », *Bulletin de la Société d'études historiques de Trèbes*, n° 1, 1987, p. 15-23.

20 Le premier pont franchissant l'Aude au niveau du village est construit au XIII^e ou au XIV^e siècle. Il rend inutile le gué et la porte d'Orbiel permettant de rejoindre le gué. La tradition est donc nécessairement antérieure à ce pont.

21 Salrach (Josep Maria), « Guillaume et Barcelone : la formation de la Marche Hispanique », *Entre histoire et épopée. Les Guillaume d'Orange (IX^e-XIII^e siècles)*, Toulouse, CNRS, Université de Toulouse-le-Mirail, 2005, p. 30.

Le général arabe revint à Cordoue, la capitale d'al-Andalus, avec un butin considérable. Ibn al-Qûtiyya relate que le cinquième du butin, la part réservée à l'État, fut utilisé pour achever la grande mosquée dont la construction avait commencé en 785, et pour construire un pont sur le Guadalquivir. Al-Makkari affirme qu'on avait imposé aux prisonniers de porter un certain nombre de charrettes de terre des murailles de Narbonne, avec laquelle on édifia la mosquée. Des doutes ont été émis sur ce fait, notamment parce que les remparts de Narbonne comme la mosquée de Cordoue ont été construits en maçonnerie de pierre. L'on sait en revanche par l'historien Rodrigo Jiménez de Rada, archevêque de Tolède au XIII^e siècle, que les habitants de Narbonne ont été forcés d'apporter à Cordoue les plus belles de leurs colonnes de marbre pour la mosquée²². Cependant André Bonnery estime crédible le transfert de terre et son incorporation à la mosquée. Pour lui « il s'agit d'un acte symbolique destiné à montrer que Narbonne appartenait irrévocablement aux musulmans. Même s'ils l'avaient perdue ils pouvaient fouler sa terre devant la porte de l'Alcazar ».

Enfin, une partie des captifs fut employée comme soldats dans la garde du souverain omeyyade. L'historien Évariste Lévi-Provençal nous apprend que la garde personnelle de l'émir al-Hakam I^{er}, qui succéda à son père Hicham en 796, était composée de 150 Narbonnais²³. Parmi les prisonniers se trouvait encore un certain *Haimricus*, probablement comte de Narbonne, qui fut libéré en 810, suite à une paix conclue entre Charlemagne et l'émir de Cordoue.

La victoire de l'émir de Cordoue fut de courte durée. Humiliés par leur déroute, les Francs réagirent. Charlemagne envoya son fils Louis-le-Pieux et son fidèle comte Guillaume à la tête d'une expédition militaire qui aboutit en 801 à la conquête de Barcelone et à la création de la Marche d'Espagne.

Ces événements eurent en leur temps un retentissement considérable en Espagne et en Gaule. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient fait naître des traditions légendaires, que nous avons étudiées, mais aussi des traditions épiques que nous allons maintenant évoquer.

Héros et lieux empruntés à la bataille dans *La chanson de Guillaume*

La bataille de l'Orbiel et son héros Guillaume ont inspiré tout un cycle de chan-

22 *Historia Arabum*, chapitre 20. L'édition la plus récente (que nous n'avons pas pu consulter) est de Maser (Matthias), *Die Historia Arabum des Rodrigo Jiménez de Rada. Arabische Traditionen und die Identität der Hispania im 13. Münster, LIT, cop. 2006.*

23 *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1950, t. 1, p. 146.

sons de geste et en premier la *Chanson de Guillaume*. La seule version qui nous est parvenue de cette chanson a été composée dans la première moitié du XII^e siècle en anglo-normand et n'est connue que par un seul manuscrit, datant du XIII^e siècle. C'est l'aboutissement d'un processus littéraire complexe fusionnant plusieurs œuvres s'inspirant de plusieurs traditions historiques. La plupart des auteurs s'accordent aujourd'hui pour considérer que la *Chanson* dérive probablement d'un éloge poétique perdu, composée par un clerc dans l'entourage de Bernard de Septimanie, fils de Guillaume, au début du IX^e siècle. Il peut paraître étonnant de choisir une défaite pour glorifier un héros. Mais, tout comme celle de Roland à Roncevaux, c'est une défaite honorable. Elle constitue de plus le prélude à la vengeance et la victoire du héros.

La *Chanson* et son héros Guillaume ont suscité depuis un siècle de très nombreuses études²⁴. Nous nous limiterons donc ici à une évocation des rapports entre la bataille historique et sa transposition littéraire par quelques réflexions nouvelles sur le nom de la bataille et de ses héros.

Dans la *Chanson*, la bataille se déroule dans un lieu nommé l'Archamp (ou Lar-champ). L'origine de ce nom a suscité de nombreuses interrogations et hypothèses. On a constaté que dans le manuscrit unique et défectueux, il fallait restituer une syllabe au nom l'Archamp pour respecter la métrique des vers. Rita Lejeune, par exemple, a proposé de voir en l'Archamp l'ancien français « l'arche champ » (latin *aridus campus*), c'est-à-dire le champ aride²⁵. Cette étymologie est compatible avec le récit de l'anonyme andalou, qui décrit un désert entourant la statue-colonne. Elle se rapproche également de l'étymologie de Caumont, nom qui désignait au Moyen Âge central le site où nous situons la bataille. Il faut en effet traduire Caumont par mont chauve ou mont caillouteux, expression traduisant le caractère aride et dénudé du site tel qu'il se présentait encore jusqu'à ce qu'il soit planté de pins au XX^e siècle. Mais nous proposons une autre hypothèse étymologique, fondée sur la topographie du site. Au sommet du plateau traversé par la voie romaine existait un dolmen sous tumulus. En 1903 il fut remplacé par un tombeau monumental destiné à abriter la dépouille du révolutionnaire Armand Barbès²⁶. Or l'usage populaire local, attesté très an-

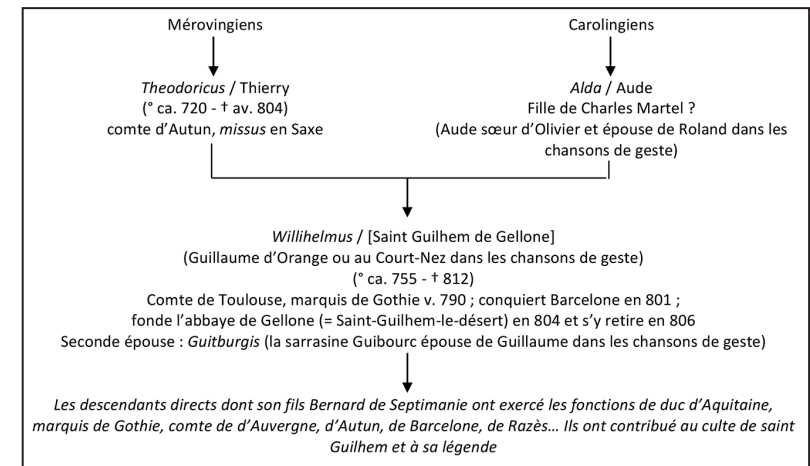
24 Voir notamment : Wathelet-Willem (Jeanne), *Recherches sur la « Chanson de Guillaume » : études accompagnées d'une édition*, Paris, Les Belles Lettres, 1975, 2 vol. Macé (Laurent) (dir.), *Entre histoire et épopée. Les Guillaume d'Orange (IX^e-XIII^e siècles)*, Toulouse, CNRS, Université de Toulouse-le-Mirail, 2005, 330 p.

25 Lejeune (Rita), « À propos du toponyme «L'Archamp» ou «Larchamp» dans la chanson de geste de Guillaume d'Orange », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. XXXI, 1965-1966, p. 143-151.

26 Sicard (Germain), « Essai sur les monuments mégalithiques du département de l'Aude », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, tome 26, n^o9, 1929, p. 453.

ciennement dans la toponymie, est de désigner les dolmens affectant la forme de coffres par le mot occitan *arva*, en français arche. L'Archamp pourrait être « l'arche champ », (occitan *arva camp*, latin *arva campus*), le champ de l'arche. Ou, pour employer le vocabulaire contemporain, le champ de bataille du dolmen.

Pour appuyer cette hypothèse il faut souligner l'importance stratégique et symbolique du lieu. C'est peut-être juché sur le dolmen que Guillaume ou ses guetteurs observait l'ennemi. La *Chanson* décrit une scène de ce genre : en entendant le bruit d'une armée en marche Olivier se hisse sur un tertre pour inspecter l'horizon. La fonction de guet se retrouve dans le nom actuel du lieu, le pech Gardi. C'était pour les Arabes le lieu à investir pour gagner la bataille. D'autre part nous avons remarqué à propos du menhir de Malves l'importance attachée dès le haut Moyen Âge aux mégalithes. Ces monuments sont d'ailleurs souvent le support de légendes épiques : on y voit généralement l'œuvre de Roland ou son tombeau.



Généalogie de Guillaume

Les noms de plusieurs héros de la *Chanson* constituent aussi un emprunt aux événements historiques. Outre Guillaume, nous retrouvons sa mère Aude, sœur d'Olivier dans la *Chanson*, ainsi que son épouse *Guiburgis* qui devient Guibourc. Nous y retrouvons également sous le nom *Esturmi* le comte de Narbonne Sturmion et sous le nom Aymeri de Narbonne le comte *Haimricus*. Nous proposons de voir dans le héros épique Olivier le souvenir d'un comte Oliba de Carcassonne et dans son nom un emprunt au substantif olivier et au lieu de la bataille.

Il serait étonnant, compte-tenu de la proximité de la bataille avec Carcassonne, que le comte de cette ville n'y ait pas participé et qu'il n'apparaisse pas dans la

Chanson. Le nom du comte titulaire en 793 n'est pas connu mais nous connaissons ses successeurs : Bellon, comte en 812 et son probable fils, Oliba, comte vers 820-835. Oliba ou l'un de ses parents du même nom a pu participer à la bataille. En tout cas le nom Oliba semble prestigieux puisqu'il se transmet jusqu'au début du XI^e siècle dans les familles comtales de Cerdagne et Carcassonne, issues du comte Bellon. Mais comme l'a montré Paul Aebischer, au cours XI^e siècle le nom gothique Oliba/Oliva, qui peut désigner un homme ou une femme, cède sa place à un nouveau nom, uniquement masculin, Olivier²⁷. En effet la première moitié du XI^e siècle se développe dans l'aristocratie la mode d'appeler un fils Olivier, souvent associé à un frère nommé Roland²⁸, Guillaume ou Bernard. Les premières mentions du nom Olivier, dans le premier tiers du XI^e siècle, se rencontrent soit à proximité des lieux où le comte Guillaume a livré bataille : Carcassonne, Vic, Barcelone, soit autour du monastère de Brioude, fondé par son fils Bernard de Septimanie²⁹. Ces faits permettent de conclure que l'anthroponyme Olivier est une création d'un poète épique, avant l'an mil, dans un lieu de la mémoire Guillelme.

L'évolution d'Oliba/Oliva à Olivier (latin *Oliverius/Olivarius*, occitan, catalan et ancien français *Oliver*) suit, avec un siècle de décalage, celle du nom commun homophone désignant l'arbre. Entre le X^e et le milieu du XI^e siècle on observe dans les sources littéraires et diplomatiques le passage d'*oliva*, mot féminin désignant dans les langues romanes à la fois l'olive et l'olivier, au mot masculin latin *olivarius* et son équivalent *olivar* ou *oliver* en ancien occitan, catalan ou français³⁰. L'anthroponyme Olivier semble donc un emprunt au substantif olivier. C'est peut-être aussi le fruit d'un emprunt au nom de la bataille tel qu'il figure dans certaines chroniques. Dans celles de Moissac et d'Aniane la bataille est localisée sur le fleuve *Oliveins*. Ce nom est très proche de celui sous lequel l'Orbiel est désigné dans les chartes, si l'on retient que le phonème [3] est transcrit par *i* ou

27 Aebischer (Paul), « L'équation Oliba=Olivarius et la fin de la déclinaison gothique en -a, -anem et -o, -onem en Septimanie », *Cultura neolatina*, XI, 1951, pp. 199-201.

28 Aebischer (Paul), « L'état actuel des recherches relatives aux origines de l'anthroponyme Olivier », *Mélanges Jean Frappier*, Genève, 1970, p. 17-34 ; Beckmann (Gustav Adolf), *Onomastik des Rolandsliedes. Namen als Schlüssel zu Strukturen, Welthaltigkeit und Vorgeschichte des Liedes*, Berlin, De Gruyter Mouton, 2017, p. 715, 820-894.

29 Nous renvoyons sur ce sujet à une étude à paraître qui complète les travaux de Lejeune, Aebischer et Beckmann sur l'origine du prénom Olivier, basée sur des sources non encore exploitées. Citons toutefois les plus anciennes attestations occitanes et catalanes : en 1026 à Sainte-Eulalie près de Carcassonne : Mahul (A.), *Op. cit.*, tome I, p. 196, (acte daté par erreur de 998) ; en 1009 à Vilagermà près de Vic : Llop (Irene), *Col·lecció diplomàtica de Sant Pere de Casserres*, Barcelona, Fundació Noguera, 2009, acte 86, p. 109 etc.

30 *Olivarius* (Cartulari San Cugat, charte catalane en bas latin datée de 904) ; *oliver* (Passion du Christ de Clermont, poème franco-occitan de la 2^e moitié du X^e ou du début du XI^e siècle) ; *oliver* (Dipl. St. Llorenç del Munt 314, charte catalane de 1042) etc.

gi, et le phonème [v] par *v* ou *b* : *Olibegius* en 794, *Olveins* ou *Olwegius* à partir du XII^e siècle. En revanche dans la chronique d'Uzès, le phonème [3] laisse place à un *r* pour donner la forme *Oliverus*, peut-être défectueuse, mais très proche des formes latines et occitanes d'Olivier. Par ailleurs l'Orbiel est désigné en 844 sous la forme *rivulus Oliveti*, littéralement le ruisseau de l'oliveraie, ce qui prouve qu'au IX^e siècle on associait le nom de la rivière à l'olivier.

Des remarques similaires peuvent être faites autour du prénom Aude et du fleuve Aude, comme le présentait déjà Rita Lejeune. Au terme d'un processus qui commence au début du X^e siècle, le nom antique du fleuve, *Atax*, évolue pour donner au milieu du XI^e siècle *Alde* puis au début du XII^e siècle *Aude*. Cette évolution est concomitante et convergente avec celle du prénom féminin qui passe de la forme *Alda* à la forme *Aude*. Au couple de héros épiques Aude/Olivier correspond un couple hydronymique Aude/Orbiel, délimitant le champ de bataille. Si l'héroïne Aude doit son nom à la mère du comte Guillaume, elle doit peut-être sa parenté avec Olivier au couple hydronymique.

Conclusion : la Narbonnaise, foyer de création épique

La situation de la bataille de 793 sur l'Orbiel est confirmée par la confrontation des sources historiques, des traditions épiques et légendaires, de la toponymie et de la topographie. Cette confrontation permet aussi des hypothèses nouvelles sur la genèse de plusieurs héros épiques. Les auteurs de la *Chanson de Guillaume* se seraient inspirés, pour créer Olivier et Aude, à la fois de personnages historiques de l'entourage de Guillaume et de la toponymie du site de la bataille. Un processus à comparer avec celui qui a donné naissance, sans doute à la même époque, à l'héroïne éponyme de Carcassonne, Dame Carcas, qui défend sa ville contre Charlemagne³¹. En effet les traditions de la bataille de l'Orbiel ne sont pas isolées. Elles s'insèrent dans un ensemble de traditions épiques légendaires ou littéraires centrées principalement sur Narbonne, Lagrasse et Carcassonne, contant les exploits de Charlemagne et des paladins Guillaume, Olivier, Aimery ou Roland. Leur étude contribue à mieux comprendre la genèse des chansons de geste et à appuyer l'hypothèse de leur origine méridionale³².

31 Langlois (Gauthier), « La circulation d'une légende épique sur les chemins de Saint-Jacques : la légende de Dame Carcas et ses adaptations pyrénéennes et européennes », *Circulations montagnardes, circulations européennes*, 142^e Congrès des sociétés historiques et scientifiques, Pau 2017 à paraître ; *Dame Carcas, une légende épique occitane*, Carcassonne, Société d'études scientifiques de l'Aude, à paraître.

32 Sur l'origine méridionale des gestes voir notamment Lafont (Robert), *La geste de Roland*, Paris, L'Harmattan, 1991, et Macé (Laurent), *op. cit.* note 24.